



En cendres Le 9 mars 1945, les bombes incendiaires américaines embrasent la capitale, provoquant le raid aérien le plus meurtrier de toute la Seconde Guerre mondiale.

GRANGER COLL. NY/AURIMAGES

La destruction de Tokyo, un épisode oublié

Mémoire. Hiroshima et Nagasaki hâtent la fin de la guerre contre le Japon, qui capitule le 2 septembre 1945. Mais l'entrée dans l'ère atomique éclipse le bombardement meurtrier de sa capitale, qui a précédé.

Le *Purple Heart*, c'est cette décoration décernée par les États-Unis à leurs soldats blessés ou tués. En prévision de l'invasion du Japon, et anticipant des pertes épouvantables, le gouvernement américain commande la fabrication de près d'un demi-million de ces

médailles. C'est dire dans quel état d'esprit Roosevelt puis Truman abordent la phase finale de la guerre contre le Japon. Et les assauts sur Okinawa et Iwo Jima (qui coûtent la vie à plus de 25 000 GI) démontrent que les Japonais entendent vendre chèrement leur peau.

La prise de ces îles permet néanmoins aux États-Unis d'exporter en Asie leur savoir-faire acquis sur le front européen en matière de guerre aérienne. Afin de préparer le débarquement sur les plages de l'archipel nippon – l'opération *Downfall* («Effondrement»), prévue pour octobre 1945 – l'état-major amé-

ricain lance au printemps une campagne de bombardements aériens massifs, dont les deux explosions atomiques constitueront le point d'orgue.

Les Japonais découvrent, avec autant de stupéfaction que d'impréparation, la guerre désormais portée sur leur sol. Et les dégâts sont considérables en raison de la rareté des abris, de la prédominance du bois dans l'architecture (*photo*) et de la forte densité de population urbaine. Les bombardiers lourds multiplient donc les raids sur le Japon. Mais sur quelles cibles? Car, bien vite, tous les centres industriels sont

détruits. Les Alliés appliquent alors sur l'archipel les théories de l'Italien Douhet – auteur, en 1921, du concept de bombardement aérien, qui doit viser la population civile (le « front intérieur ») afin de provoquer un choc menant à la capitulation. Une stratégie déjà mise en œuvre en Allemagne...

Un ouragan de flammes

Dans la nuit du 9 au 10 mars 1945, l'USAAF lance donc un raid massif sur Tokyo, pilonnée depuis le mois précédent. L'objectif de cette attaque? Aucune cible stratégique mais la volonté de frapper les populations dans l'espoir de provoquer ce fameux effondrement moral.

Plus de 300 appareils chargés de bombes incendiaires participent à l'opération. Le résultat? Dévastateur! La capitale de bois et de papier s'embrase. Près de 100 000 civils sont tués sur le coup – le bilan de l'attaque sur Dresde, qui a tant hanté la mémoire européenne, s'élève à environ 30 000 morts – et on compte un million de sans-abri.

Ce raid sur Tokyo reste ainsi le bombardement le plus meurtrier de toute la Seconde Guerre mondiale, mais le souvenir de cette attaque de style « classique » sera effacé par les bombardements atomiques – ces derniers se distinguant ainsi moins par le nombre de victimes (*lire ci-contre*) que par la faible quantité d'appareils engagés et, bien sûr, les lents ravages des radiations.

■ BERNARD SARRAMÉA

À voir : *Hiroshima, la course vers l'apocalypse*, documentaire de David Korn-Brzoza, diffusé début août, à 21h 05, sur France 2 et disponible sur france.tv

Hiroshima et Nagasaki : les cicatrices de la paix

A

lors que la Seconde Guerre mondiale s'achève en Europe, le 8 mai 1945, le conflit perdure dans le Pacifique.

Souhaitant mettre un terme définitif aux combats par l'obtention de la capitulation sans condition de l'empire du Japon, les États-Unis, dirigés par Harry S. Truman, utilisent à deux reprises l'arme atomique. Une première bombe (« Little Boy ») est larguée sur la ville d'Hiroshima le 6 août 1945, puis une seconde (« Fat Man ») sur Nagasaki le 9 août. La destruction complète de ces deux villes et le nombre incalculable de victimes de ces bombardements poussent le pouvoir japonais à se rendre. L'estimation du nombre de victimes varie du simple au double, de

100 000 à plus de 200 000, auxquelles doivent être ajoutées les victimes ultérieures, touchées par des cancers et autres maladies provoquées par ces explosions.

Le terme issu du japonais *Hibakusha*, littéralement « personne affectée par l'exposition », est popularisé pour identifier les victimes, dont plus de 600 000 ont reçu ce statut par le gouvernement nippon. Le dos de l'un de ces survivants, reconnaissable à sa peau marquée, a été immortalisé par le photoreporteur Werner Bischof au début des années 1950. Ce cliché, au sens artistique indéniable, associe le corps meurtri de la victime à celui de l'emblème de la ville d'Hiroshima en ruine, au second plan, et illustre encore très bien, quatre-vingts ans après, les dramatiques conséquences humaines et patrimoniales de la guerre. ■ THOMAS LIÉNARD



Hibakusha En 1951, le photographe suisse Werner Bischof découvre le Japon et les stigmates des bombardements atomiques d'août 1945.

Sus aux moustiques!



Répulsif Aux grands maux les grands moyens. Ces soldats américains se pulvérisent de DDT contre les moustiques. (1945).

indésirables. Hérodote remarque que les pêcheurs du Nil utilisent des filets en guise de moustiquaires: «le jour, on s'en sert pour prendre du poisson; la nuit, on l'étend autour du lit». Infestés de moustiques, les marais Pontins, au sud de Rome, doivent être purgés par Jules César, mais le projet n'aboutit pas – il faudra attendre Mussolini pour les assécher dans le cadre de sa politique de bonification agricole.

DDT ou gin tonic!

Entre-temps, on a découvert les bienfaits de la quinine pour lutter contre la malaria, ce qui en fait un instrument clé de l'expansion coloniale: en Inde britannique, ses propriétés antipaludiques popularisent le *gin and tonic*. Du côté des insecticides, la Seconde Guerre mondiale a démocratisé l'emploi de DDT, synthétisé en 1939. Forte de cette découverte, l'OMS lance son Programme mondial d'éradication du paludisme en 1948: quinze ans plus tard, la maladie disparaît en Europe, en Amérique du Nord et en Australie – tant et si bien que les opérations de «démoustication» se consacrent désormais à renforcer l'attractivité touristique de certains littoraux, comme celui du Languedoc-Roussillon en 1963! Toutefois, la nocivité environnementale de ces répulsifs et l'apparition d'espèces plus résistantes incitent les scientifiques à envisager d'autres solutions. L'une des plus prometteuses à ce jour consiste à stériliser les moustiques par exposition aux rayons X ou en modifiant leur génome, pour empêcher leurs œufs d'éclore. **NICOLAS MERA**

Bzzz. La lutte contre les anophèles, aedes et autres diptères ne date pas d'hier. Depuis la Rome antique, l'homme cherche à éliminer cet insecte, vecteur de maladies potentiellement graves.

Pour la plupart d'entre nous, c'est un vrombissement qui nous empêche de dormir, une gêne passagère lors des soirées d'été. Pour le reste du monde, c'est un cauchemar sanitaire. Selon les données de l'OMS, le moustique tue 700 000 personnes chaque année via les maladies dont

il est le vecteur – zika, chikungunya, dengue, fièvre jaune, paludisme. Dès l'Antiquité, on redoute les fièvres et autres «pestilences» qui frappent les zones humides, sans pour autant épingle l'insecte coupable de leur propagation: le savant romain Varron recommande d'éviter les zones marécageuses, où grouille «une multitude d'insectes imperceptibles qui s'introduisent par la bouche et les narines avec l'air que l'on respire, et occasionnent ainsi des maladies graves». Jusqu'au XIX^e siècle, on pensera que le «mauvais air» (d'où le terme «malaria») est en cause, non le premier prédateur de l'humanité.

Pour autant, médecins et naturalistes proposent déjà des recettes antiparasitaires. Pline l'Ancien recommande de brûler du galbanum pour chasser les



Gérardmer, pionnière du tourisme

Anniversaire.

Le premier office de tourisme en France a vu le jour à Gérardmer, dans les Vosges, en 1875.

Il y a cent cinquante ans naissait la première structure touristique de France. C'est à Gérardmer que s'écrivent les débuts de l'histoire du tourisme contemporain. Le 23 juillet 1875, un groupe de notables locaux – le capitaine Morand, l'industriel Garnier-Thiebaut et Maximilien Kelsch, ancien maire et député – crée le « Comité des promenades ». À l'époque, cette structure innovante, consacrée à l'accueil des visiteurs, vise à

valoriser les paysages et à aménager le territoire, en faisant découvrir ce coin de montagne encore méconnu à une clientèle venue d'ailleurs. Au XIX^e siècle, grâce à son dynamisme industriel et à la beauté de son environnement, le développement touristique de la ville s'accélère. Les rives du lac sont aménagées, les villas fleurissent et les hôtels de luxe se multiplient. L'année 1878 marque une étape déterminante avec l'ouverture de la ligne ferroviaire reliant Paris à Gérardmer, entraînant une hausse spectaculaire du nombre de voyageurs, qui atteint 67 279 en 1908. Il faut dire que la ville ne manque pas d'atouts : dès 1907, elle se dote de l'une des premières stations de ski du pays. Bien que son territoire fût détruit à 85 % durant la Seconde Guerre mondiale, Gérardmer a su se reconstruire et conserver son savoir-faire en matière d'accueil. Aujourd'hui, cent cinquante ans plus tard, elle célèbre avec fierté la création du Comité des promenades, pionnier des offices de tourisme modernes. ▣

MÉLANIE BEDROSSIAN



Assomption



C'est l'été et vous savez déjà que la semaine du 15 août, jour de l'Assomption, la France sera en vacances. Les bonapartistes qui lisent ces lignes auront peut-être un frisson de nostalgie : en 1852, le « prince-président » Louis Napoléon a fait de cette date la nouvelle fête nationale de notre pays car c'était le jour anniversaire de Napoléon I^{er}. Ce glissement de calendrier devait préparer les esprits à l'avènement du Second Empire quelques mois plus tard.

Mais les bons chrétiens, eux, n'oublièrent pas que ce jour était chômé depuis 1638, époque à laquelle Louis XIII a consacré le royaume de France à la Vierge Marie. Et le 15 août n'a pas été choisi au hasard ! À la fin du VI^e siècle de notre ère, l'empereur romain d'Orient Maurice célèbre la Dormition de la Vierge le 15 août. Alors que le christianisme se structure, les évêques décident de la fin officielle de la mère de Jésus. Comment celle qui a porté le Christ après une immaculée conception pouvait-elle simplement mourir ? Les prélats considèrent qu'elle s'est endormie et qu'elle a été élevée dans les Cieux, corps et âme.

Les Églises d'Orient et d'Occident se scindent lors du schisme de 1054. La Dormition de la Vierge devient alors une affaire d'orthodoxes. À partir du XIX^e siècle, les catholiques, nombreux à vénérer la Vierge, exigent la reconnaissance de son ascension au paradis. Attentif à ses ouailles, le pape Pie XII établit en 1950 le dogme de l'Assomption, la montée au Ciel de la Vierge, corps et âme. L'essentiel de cette affaire était d'imaginer un vocable spécifique, différent de l'Ascension de Jésus et de la Dormition des orthodoxes.

Si le repos est de mise en ce 15 août depuis l'Ancien Régime, c'est moins grâce aux Bonaparte qu'à la dévotion de Louis XIII à la femme la plus influente de la Bible. Les empires passent, les traditions chrétiennes demeurent. ▣

La mémoire en guerre

Géopolitique. À Berlin, un musée destiné à célébrer le rôle de l'Armée rouge dans la chute de la capitale du III^e Reich se trouve aux prises avec une actualité problématique...

Ce n'est pas peu dire que les questions mémorielles en Allemagne – et a fortiori à Berlin – pèsent plus qu'ailleurs. Avec la capitale du Reich, les Alliés n'y sont pas allés de main morte : bombardements anglo-américains massifs entre 1943 et 1945 et prise de la ville par une Armée rouge qui n'a pas fait de détails, ni en puissance de frappe ni en crimes de guerre ; sans oublier la partition de la ville... Mais en 1991, deux ans après la chute du Mur et au



Realpolitik Comment célébrer une libération quand le libérateur se livre à une guerre d'agression ? C'est le dilemme que traverse le musée berlinois, qui affiche désormais un drapeau ukrainien...

moment de l'effondrement de l'URSS, on se prend à rêver, comme Fukuyama, à une « fin de l'Histoire ». N'est-ce pas le moment de poser un regard apaisé sur le passé ?

Maintenir le récit russe

Lançant la *movida* mémorielle qui s'empare de Berlin – Musée juif (2001), mémorial aux Juifs assassinés d'Eu-

rope (2004), Topographie de la terreur (2010)... – apparaît en 1995 un étrange ovni consacré à la « libération » de Berlin par l'Armée rouge. Installé dans le bâtiment où fut signée, dans la nuit du 8 au 9 mai 1945, la capitulation allemande devant les Russes, le musée naît au moment où l'Armée rouge plie bagage (1990) et entend célébrer

l'histoire des relations germano-soviétiques (!), en en faisant un lieu de mémoire commun. Ouvert sous le nom de « Musée germano-russe de Berlin-Karlshorst », il est placé sous la houlette d'une association regroupant des historiens allemands, russes, ukrainiens et biélorusses.

Mais, à l'heure de l'attaque russe sur l'Ukraine, comment justifier ce musée, né sur des fonts baptismaux aussi étranges ? En 2022, la direction a retiré le drapeau russe et l'a remplacé par les couleurs ukrainiennes et a troqué son appellation « germano-russe » pour celle, plus neutre, de « Musée Berlin-Karlshorst ».

Et ces dernières semaines, la révélation de la présence d'officiels russes dans les instances du musée a entraîné la modification de l'exposition permanente afin d'offrir une vision plus critique du récit officiel promu par Moscou.

■ FRÉDÉRIC ZIMMEL



J. BOYER/ROGER-VIOLETT

Le roquefort, protégé depuis 1925

Un roquefort danois ? Oui, ce produit a bien existé. C'est pourquoi ce fromage à pâte persillée obtient, le 26 juillet 1925, la toute première « appellation d'origine française ». Cette année-là, face aux copies venues d'autres régions françaises ou de l'étranger, les producteurs de l'Aveyron, sa terre natale, prennent une décision forte. Ils accordent un statut officiel pour protéger ce fromage au lait de brebis, dont toutes les étapes sont élaborées selon un savoir-faire ancestral. Ce principe posera plus tard les bases de ce que l'on appellera l'AOP. Surnommé le « roi des fromages » par Diderot, le roquefort a toujours bénéficié d'une attention particulière. Dès 1411, le village de Roquefort reçoit une protection royale, confirmée en 1457 par une charte que les habitants feront renouveler jusqu'à l'époque de Louis XIV. En 1666, le parlement de Toulouse lui confie même le monopole de l'affinage, interdisant les copies. Un avant-goût de l'AOP moderne... ■ MÉLANIE BEDROSSIAN



FINE ARTS

P A R I S



GRAND PALAIS

20-24 SEPT. 2025

100 GALERIES D'ART INTERNATIONALES
20 SPÉCIALITÉS

Organisé par

En partenariat avec



AGENCE
D'ÉVÉNEMENTS
CULTURELS



GrandPalais

fabparis.com

Photo : ©SimonLerat